



SARA PENNYPACKER

PAX

LE CHEMIN DU RETOUR

FOLIO
JUNIOR

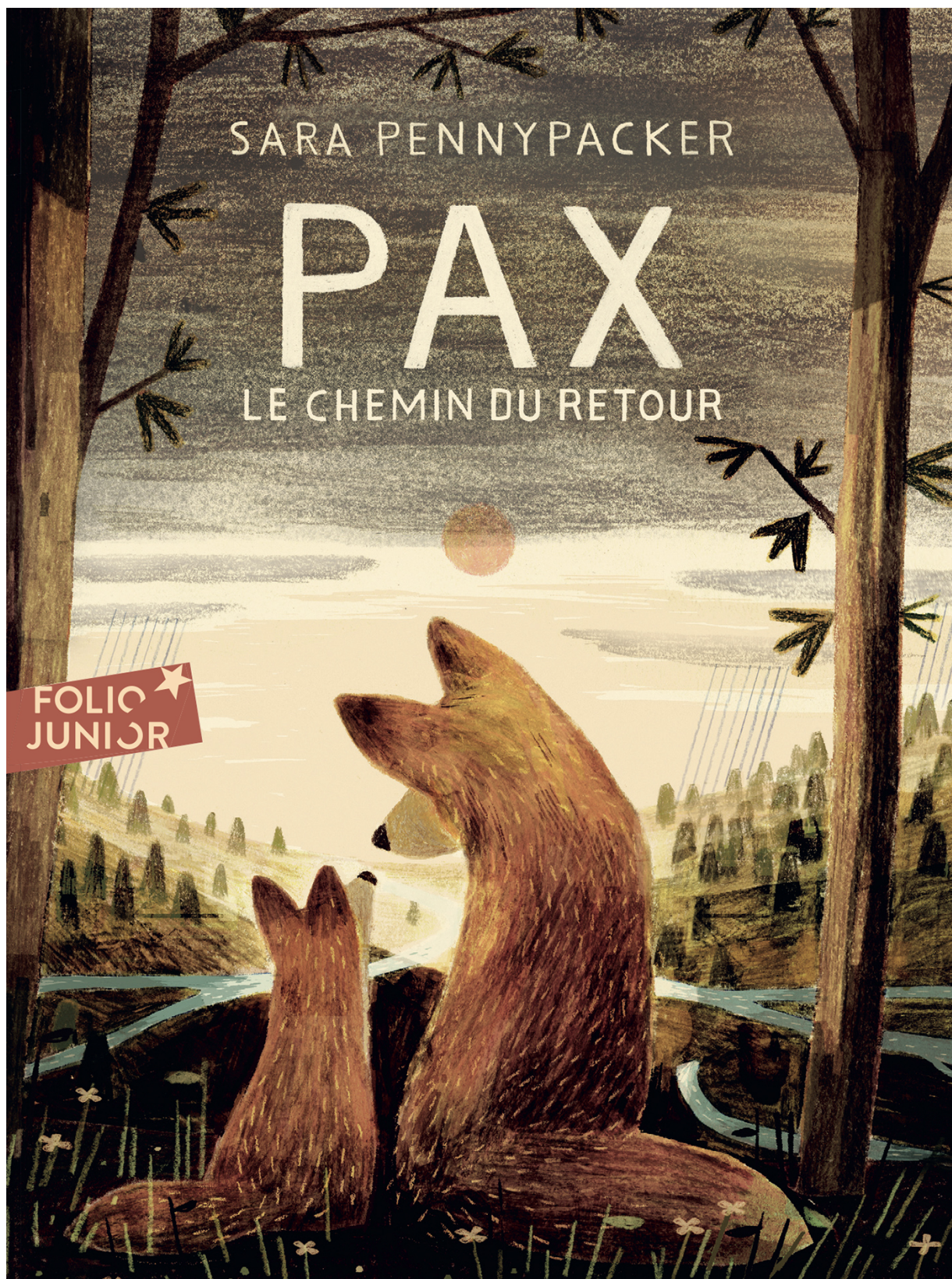
ILLUSTRÉ PAR JON KLASSEN

SARA PENNYPACKER

PAX

LE CHEMIN DU RETOUR

FOLIO ★
JUNIOR





ILLUSTRÉ PAR JON KLASSEN

Sara Pennypacker

Pax,
le chemin du retour

Illustrations de Jon Klassen

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Faustina Fiore

GALLIMARD JEUNESSE

NOTE DE L'AUTRICE

*Le système de communication des renards
est un système complexe à base de vocalisation,
de gestes, d'odeurs et d'expressions.
Les phrases en italique dans les chapitres concernant
Pax tentent de traduire ce langage éloquent.*

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : *Pax, Journey Home*

Édition originale publiée aux États-Unis par Balzer + Bray,
une marque de HarperCollins Publishers, New York, 2021

© Sara Pennypacker, 2021, pour le texte
© Jon Klassen, 2021, pour les illustrations
© éditions Gallimard Jeunesse, 2022, pour la traduction française
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2024, pour la présente édition

*À Donna Bray,
qui s'occupe si bien des renards*





Pax courait.

Il courait tout le temps. Presque un an après avoir été enfermé dans un enclos pour la dernière fois, ses muscles se rappelaient toujours la limite du grillage.

Mais ce matin, sa course était différente. Ce matin, le renard courait parce que sous l'humus et le sol dur de la forêt, sous les plaques de neige qui perduraient dans l'ombre des pins et les minces couches de glace recouvrant les flaques, il sentait le printemps. Une nouvelle vie surgissait, montait de l'écorce, des bourgeons, des trous, et l'unique réaction possible, c'était de courir.

Tout à coup, il s'arrêta. Lapin.

Hérissée avait sans cesse faim, ces derniers temps.

Pax fonça dans la direction de l'odeur et trouva le terrier. Cela ne faisait que quelques heures qu'il était abandonné. Il contenait les corps de deux lapereaux, le premier mort depuis plusieurs jours, l'autre seulement depuis la veille.

C'était la troisième fois en autant de jours que Pax découvrait des cadavres de jeunes animaux. D'abord toute une portée de mulots dans son trou. Il avait rapporté à Hérissée le corps le plus frais, mais elle avait froncé le museau avec dégoût. Ensuite, un nid d'écureuil. Hérissée avait également refusé cette viande. Pax ne prit donc pas la peine de ramasser un des bébés lapins.

Soudain las, il repartit vers la Ferme abandonnée ; c'est là que Hérissée, Avorton et lui s'étaient installés depuis qu'ils avaient quitté l'endroit où Avorton avait eu une patte arrachée. Il ne voyait pas Hérissée, mais il savait qu'elle se trouvait dans les parages. Il la pista jusqu'à une vieille remise. Un trou venait d'être creusé sous les marches ; de la terre fraîche était éparpillée tout autour. Pax suivit son odeur à l'intérieur.

Hérissée était roulée en boule au fond de ce nouveau terrier. Le sable mouchetait sa fourrure éclatante. Elle ouvrit un œil ensommeillé en voyant arriver son compagnon, puis reposa son museau entre ses pattes.

Pax la regarda, perplexe. L'air matinal se réchauffait déjà et n'annonçait aucun orage. Plus surprenant encore, il y avait dans le terrier une odeur qu'il n'avait jamais rencontrée, et pourtant qu'il connaissait comme la sienne. Une odeur de Hérissée, mais pas tout à fait.

Il donna un petit coup de truffe dans son cou pour lui demander de humer l'air.

Nouveau ?

Oui, nouveau. À nous.

Pax ne comprenait toujours pas.

Hérissée se mit sur le dos et s'étira pour montrer son ventre rond.

Des petits. Bientôt.

Puis elle se roula à nouveau en boule sur le sable propre.

Pax la regarda respirer, immobile, jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Il sortit du terrier et poussa un jappement bref.

Et il se remit à courir. Cette fois, il courait parce que, sinon, il exploserait.



Peter s'accroupit sur la latte imparfaite et suivit du doigt l'arête qui dépassait. Vola lui avait dit que les planches étaient suffisamment plates et qu'il pouvait commencer à poncer, mais il voulait que, quand elle verrait le plancher terminé, il soit impeccable, pas juste « suffisamment plat ».

Peter tourna la molette du rabot jusqu'à ce que la lame dépasse à peine, afin d'ôter des copeaux aussi minces qu'une feuille de papier. Il aurait pu faire des découpes plus grosses, mais en procédant par couches, il obtiendrait un meilleur résultat.

Peter aimait raboter. C'était peut-être ce qu'il préférait parmi toutes les compétences qu'il avait acquises en fabriquant cette hutte. Manier le rabot impliquait d'utiliser ses muscles, pas comme avec un tournevis, par exemple. Cela mobilisait le corps tout entier. C'était un outil d'homme, pas d'enfant.

Il le positionna au bout de la planche, entoura la poignée de sa main droite et fit peser son poids dessus, puis commença à guider l'outil avec son bras gauche. Dans le morceau de pin jaune centenaire, récupéré de la grange d'un voisin, se découpa un copeau recourbé et régulier qui sentait aussi bon que du bois fraîchement taillé. Peter aimait que le bois permette toujours de commencer autre chose, que...

Tout à coup, le rabot fut arrêté par un nœud. La main qui poussait la poignée glissa, et Peter s'écorcha la paume.

Il s'assit sur ses talons avec un juron. Quand donc retiendrait-il cette

leçon ? Il y avait souvent des nœuds traîtreusement cachés sous la surface. Le sang perlait et commençait à couler sur son poignet, ce qui lui fit penser à l'expression « suer sang et eau ». Il aurait pu remplir des seaux entiers avec tout ce qu'il avait transpiré en travaillant à cette hutte ; la signer également de quelques gouttes de son sang ne serait pas malvenu. Il pressa son égratignure contre la latte, ce qui dessina une flamme rouge. La tache ressemblait à une queue de renard.

Peter écarta brusquement la main, secoué par la violence d'un souvenir resurgi. Un an plus tôt, quand il était retourné vers le lieu où il avait été forcé d'abandonner Pax, son renard apprivoisé, il s'était entaillé le mollet et avait dessiné un renard sanglant sur sa jambe pour sceller un serment. « Je reviendrai te chercher. »

Il pressa la blessure contre sa poitrine. Les souvenirs étaient insidieux, se dissimulant sous la surface, prêts à vous enfoncer un poignard dans le cœur quand vous vous y attendiez le moins.

Mais il savait quoi faire pour se défendre contre cette attaque. Il avait inventé un rituel, une sorte de pénitence. Chaque fois qu'il se remémorait involontairement Pax, il s'obligeait à répéter la même routine. Autant le faire tout de suite.

Peter ferma les yeux. Il revit cet après-midi où il avait découvert une renarde écrasée sur le bord de la route. Il se rappela ses gestes dans les moindres détails : il avait ramassé son corps raide et sale, l'avait emporté à la recherche d'un lieu où l'enterrer, avait remarqué un endroit sablonneux près d'un muret en pierre et avait creusé un trou peu profond avec sa chaussure pour l'y déposer.

Le cœur serré, comme toujours quand il en arrivait à ce moment-là, il se força à repenser à l'instant où il avait trouvé l'entrée du terrier. Il avait désormais du mal à respirer, mais se figura néanmoins la scène : trois renardeaux morts, et un survivant qui tremblait.

Il avait enfoncé la main à l'intérieur et avait pris le bébé renard : un mâle, minuscule. Il l'avait serré contre son cœur, où l'animal avait rempli un vide qu'il n'avait pas eu conscience de porter en lui.

Mais maintenant, en pénitence, il bifurqua vers un autre scénario : celui qu'il *aurait fallu* suivre, d'après son père.

– Il était censé mourir avec le reste de sa famille. Le mieux serait de l’achever vite fait, sans le faire souffrir.

Le renardeau à la main, Peter avait protesté, scandalisé :

– Trop tard. Je le garde !

Ça avait agacé son père. Mais dans son expression, Peter avait détecté un certain respect, peut-être pour la première fois.

Il savait à présent que son père avait eu raison. Il aurait dû abréger les souffrances de Pax, et lui épargner le chagrin qu’il leur avait lui-même causé à tous les deux cinq ans plus tard.

Il alla jusqu’au bout de sa pénitence. Il ne plongeait pas la main dans le terrier. Il choisissait plutôt de prendre l’une des lourdes pierres de faîte qui coiffait le muret et de la laisser tomber sur la portée. Après quoi il s’éloignait, sans un regard en arrière.

Fais-le. Pars. Ne te retourne pas.

Et toute cette tristesse aurait été évitée.

Peter se repassa cette scène deux fois de plus. Il avait lu quelque part qu’il fallait une série de trois pour reprogrammer le cerveau.

Ce stratagème fonctionnait. Il pensait de moins en moins souvent à Pax. S’il parvenait à éviter de croiser le raton laveur de Vola, il pouvait passer plusieurs jours d’affilée sans se rappeler qu’il avait eu autrefois un animal de compagnie.

Il se leva et rangea le rabot. Son écorchure ne saignait déjà plus, mais il éviterait cet outil pendant quelque temps. Inutile de fournir un autre prétexte au souvenir pour resurgir.

Il ôta une toile qui recouvrait une auge dans le coin. Il l’avait remplie de mousse séchée, de cendres du poêle et de boue argileuse. Il y ajouta de l’eau et mélangea le tout jusqu’à former une mixture grossière. Ensuite, il versa ce torchis dans un seau et entreprit de colmater les fentes entre les rondins du mur nord.

Tout en travaillant, il admirait la hutte. Il avait décidé de la construire en septembre, quand il était revenu du collège le jour de la rentrée et avait étalé ses livres sur la table de la cuisine, ce qui lui avait fait prendre conscience de la difficulté de la situation. La cabane de Vola était parfaite pour elle, mais trop petite pour deux personnes. Ils étaient tombés d’accord sur le fait

qu'il avait besoin d'un peu d'espace et d'un lieu à lui, et elle l'avait aidé à concevoir une pièce où dormir et étudier. Trois mètres sur quatre, pas plus : juste la place pour un lit, une commode, un bureau et une chaise. Cette simplicité lui avait plu.

Il avait abattu les troncs lui-même, les avait sciés à la bonne longueur, avait creusé les entailles. Il avait découpé chaque poutre, chaque chevron, avait fabriqué le toit avec des bardeaux et l'avait goudronné. La semaine dernière, il avait trouvé trois fenêtres et une porte dans une déchetterie et les avait achetées avec l'argent que son grand-père lui envoyait chaque mois. Il commencerait les huisseries demain, après les cours.

Des voisins étaient venus les aider à empiler les rondins, mais en dehors de ça, il avait tout fait lui-même. Vola lui avait prodigué des conseils, bien sûr, mais elle n'avait pas levé le petit doigt. C'était ce qu'il avait exigé : il voulait construire quelque chose tout seul, et elle avait respecté son désir. Quelque chose qu'il appréciait, chez elle.

À ce moment-là, comme si sa pensée l'avait fait apparaître, il vit Vola qui avançait sur le sentier. Elle ajustait sa jupe, un peu empêtrée, comme si elle ne s'était pas encore habituée à porter des tenues correctes les jours où elle allait à la bibliothèque.

Elle monta sur le parpaing qu'il avait placé sous le seuil pour elle (elle se débrouillait très bien avec sa jambe artificielle, mais avait du mal à grimper les hautes marches) et toqua contre un rondin. Autre qualité que Peter appréciait chez elle : elle respectait son intimité.

Il étala une bâche pour cacher le sol inachevé et lui fit signe d'entrer :

– Comment ça s'est passé, aujourd'hui ?

Vola sourit :

– La petite des Williams va me rendre folle. Mais elle est vraiment douée avec les marionnettes. Bea te passe le bonjour. Elle a commandé ce nouveau livre sur les arbres que tu voulais. J'aurais pourtant parié qu'il n'en restait pas un seul que tu n'avais pas encore lu... Oh, et j'oubliais : quelqu'un a mis une annonce sur le tableau d'affichage. Des chiots. Des bâtards, un mélange de labrador et d'épagneul et d'autres trucs. Je me suis dit...

– Non, la culpa Peter.

Sa respiration s'était accélérée. Il se détourna. Pax occupait à nouveau ses

pensées.

– J’ai du travail, lança-t-il en ramassant sa truelle.

– J’ai pensé que quand tu viendras t’installer ici, avoir un peu de compagnie te...

– Non !

La férocité de sa voix le surprit lui-même. Vola recula.

– D’accord. C’est trop tôt. Je comprends.

Il en doutait, vu qu’il ne comprenait pas lui-même. Tout ce qu’il savait, c’était que la simple idée d’avoir un autre animal l’empêchait de respirer.

Elle lui adressa un sourire conciliant. Il lui fit un signe de tête et projeta la mixture sur le mur. Il voulait qu’elle parte. Il fallait qu’il recommence sa pénitence tout de suite, sans quoi ses souvenirs s’enracineraient. Il étala le torchis sur les rondins.

Vola cessa de sourire.

– Je t’ai dit hier de ne pas tout boucher aussi hermétiquement.

Peter se mordit les lèvres et lissa une autre couche épaisse de boue argileuse avant de répondre :

– Ça empêche le froid d’entrer.

– Mais aussi l’air et la lumière.

Il continua à colmater la fente de son mieux.

– On meurt, faute d’air et de lumière, gamin, ajouta Vola plus doucement.

– Je sais, répondit-il sans lever les yeux. On meurt aussi de froid.



Pax allait et venait autour du terrier.

La semaine avait été tiède, mais ce soir, l'air nocturne étincelait de givre. La lune ronde l'attirait, mais son instinct qui lui dictait de rester auprès de Hérissée surpassait tout.

La renarde était entrée au crépuscule dans le trou qu'elle avait creusé sous la remise, avec son gros ventre qui se balançait. Pax l'avait entendue tourner sur elle-même, essayer de s'installer, creuser, s'agiter encore. À un moment donné, comme elle haletait sous l'effort, il avait enfoncé le museau à l'intérieur, mais elle avait grondé pour le repousser.

N'entre pas. Mais reste proche.

Depuis, il patrouillait autour du cabanon et dans la plaine qui s'étendait devant et où verdissaient les nouvelles pousses. Des heures durant, il n'avait croisé aucun intrus, mais tout à coup, il entendit un pas familier s'approcher.

Le frère de Hérissée se déplaçait avec une étrange démarche roulante, sur trois pattes, depuis qu'il avait perdu un membre un an auparavant. Il était néanmoins devenu un bon chasseur ; ses sens semblaient s'être aiguisés pour compenser sa faible vitesse. Il émergea d'un buisson avec dans la gueule une caille dodue, qu'il déposa à l'entrée du terrier.

Ses oreilles se dressèrent. Il avait entendu un bruissement à l'intérieur. Avant que Pax puisse le retenir, il plongeait dans l'ouverture. Pax perçut un sifflement et, quelques secondes plus tard, Avorton ressortit à reculons, en

gémissant. Il boitilla jusqu'à un chêne à bonne distance du trou et se laissa tomber dessous.

Pax le suivit et se coucha près de lui. Avorton se roula en boule, le museau caché sous sa queue, et ferma les yeux, mais Pax resta éveillé, le regard fixé sur la tanière. Il ne tenterait pas d'entrer tant que Hérissée ne l'y autoriserait pas : il avait déjà eu l'occasion de faire connaissance avec ses crocs acérés. Mais cette nuit, il ressentait le besoin de la protéger.

L'aube commençait à éclaircir le ciel lorsqu'une odeur de sang lui parvint.

Pax se précipita vers la remise.

Une chaleur humide s'en échappait. L'odeur de sang qu'elle transportait ne provenait pas d'une blessure ; ce n'était pas un signe de mort. C'était un sang neuf, qui pulsait de vie. Et qui exigeait sa présence.

Il s'engouffra à l'intérieur.

Hérissée était en train de lécher trois petits corps remuants. De petites créatures brunes, visqueuses. Quand ses yeux se furent accoutumés à l'obscurité, Pax vit des pattes minuscules qui dépassaient du tas. Des coussinets roses et minuscules s'agitaient, des truffes roses et minuscules se frôaient, des oreilles roses et minuscules frétilaient, remplies d'une vie nouvelle.

Hérissée ronronnait doucement.

À nous. Pas de danger.

Pax s'étendit sur le sol et se lova autour de sa famille. Trois cœurs minuscules battaient contre le sien.

Pas de danger. À nous.



– J’ai décidé.

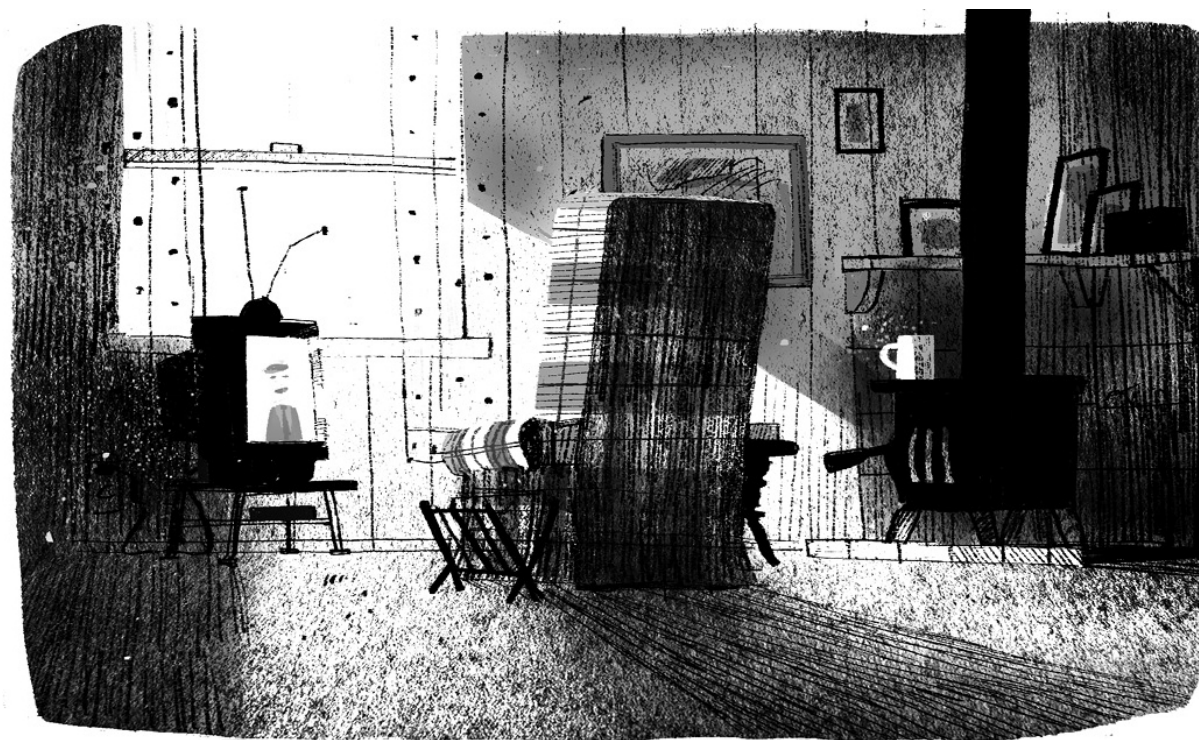
Le grand-père de Peter quitta le téléviseur des yeux avec un grognement irrité.

– Décidé quoi ?

– Les cendres. Je vais les emporter.

Le regard du vieil homme se tourna vers l’urne en carton posée sur une tablette au-dessus du poêle.

À côté de l’urne se trouvaient quatre photos encadrées qui avaient toujours été là, d’aussi loin que Peter s’en souvienne. La première représentait son grand-père à dix-huit ans, en uniforme étincelant, devant une maison, avec les arrière-grands-parents que Peter n’avait jamais connus. Ensuite, il y avait le mariage de son grand-père avec sa grand-mère, que Peter se rappelait à peine. La troisième montrait le couple en train de sourire à un bébé qui deviendrait le père de Peter. La dernière était une photo de Peter lui-même, petit garçon aux oreilles décollées, en costume, debout entre ses deux parents, avec son grand-père sur le côté. Les quatre photos mettaient au défi de croire à cette histoire improbable : qu’il y avait eu une famille dans la vie du vieil homme.



Ce dernier le dévisagea, sourcils froncés. Peter savait qu'il était en train d'évaluer son droit sur ces cendres. Qui doit disposer de ce qu'il reste d'un homme ? Son père ou son fils ? Peter se redressa pour se grandir.

Son grand-père fit pivoter le fauteuil usé et croisa les pieds. Il baissa le volume, laissant l'animateur du jeu télévisé gesticuler en silence.

– Et tu voudrais faire quoi, avec ?

– Leur place est à côté de ma mère. Près de sa tombe.

Peter fixa son grand-père bien en face, quelque chose qu'il évitait généralement de faire parce que, dans ces pupilles, son reflet lui semblait toujours faire piètre figure. Mais cette fois, il soutint froidement ce regard. Sa mère méritait cet effort. Ces derniers temps, il se sentait étrangement coupable à son égard, comme s'il avait négligé d'accomplir son désir. Déposer ces cendres à ses côtés : ce devait être ça.

Le vieil homme remua la bouche, comme s'il se préparait à contester. Puis il baissa les yeux vers l'accoudoir et gratta un petit morceau de nourriture séché avec l'ongle. Et Peter sut qu'il avait gagné.

– Pourquoi pas. Quand comptes-tu y aller ?

– Pendant les grandes vacances, je pense. Les cours se termineront plus tôt que d'habitude, cette année, pour qu'on puisse s'inscrire aux Soldats...

– Je sais. Les Soldats de l'eau. Quelle mascarade ! Une bande de bien-pensants qui paradedent en se donnant des airs de véritables troufions...

Peter ne partageait pas ce point de vue. Vola et lui estimaient que c'était exactement ce qu'il fallait faire : réutiliser l'entraînement, l'équipement et l'énergie de l'armée pour réparer les dégâts commis par la guerre. Et les Soldats juniors, ces enfants qui s'enrôlaient pour contribuer à dépolluer l'eau, lui paraissaient également une bonne idée. Cependant, il se mordit les lèvres et garda son opinion pour lui. Il voulait vraiment récupérer ces cendres.

Son grand-père se leva avec un grognement et se dirigea vers le poêle. Mais au lieu de prendre le carton, il saisit une enveloppe marron cachée dessous.

– J'ai reçu ça. Il leur en aura fallu, du temps.

Peter reconnut le logo de l'armée sur l'enveloppe.

– Oh. Ils ont déterminé... (il s'interrompit et avala douloureusement sa salive) les circonstances de...

– Oui. Tu veux savoir ?

Peter faillit hocher la tête, mais l'expression du vieil homme l'en dissuada. Bien évidemment, son père n'était pas mort en héros, au cours d'un combat. Ils le savaient déjà : sinon, pourquoi ce long silence de six mois ? Tout ce qu'on leur avait annoncé, c'était qu'il avait été touché par un obus ennemi à cent cinquante kilomètres de son camp. L'absence de détails rendait ce fait irréel, ce qui lui convenait très bien.

– Non, je n'y tiens pas.

– Peut-être que si. Oui, peut-être que tu devrais lire ça. Parce que ton père est mort à cause d'une bêtise.

Il avança jusqu'à Peter et agita l'enveloppe devant son visage comme une menace.

– Lis ce qu'il y a là-dedans, et tires-en une bonne leçon.

– Il est mort à la guerre. Ça me suffit, décréta Peter en repoussant la lettre.

C'était déjà ce qu'il avait raconté à tout le monde, au collège. Il s'était habitué à cette phrase. Les gens mouraient à la guerre à longueur de temps. Pas besoin de précisions.

– Comme tu voudras. Ne lis pas, alors. Mais écoute-moi bien. Ne fais pas

trop confiance aux gens.

– D'accord. Ne t'inquiète pas. Je ferai attention.

– Ne te laisse pas embobiner. Pigé ?

– Oui. J'ai compris.

Peter alla prendre l'urne. Elle était plus lourde qu'elle ne le paraissait, et pourtant trop légère pour contenir tout ce qu'il restait d'un homme. Le garçon la glissa sous son bras et serra son biceps autour, puis marcha vers la porte.

– Il faut que je retourne chez Vola. La nuit tombe.

– Attends.

Peter s'arrêta, une main sur la poignée. Peut-être son grand-père allait-il lui proposer de l'accompagner pour disperser les cendres. Ce serait une bonne chose. Depuis que Peter avait choisi d'habiter chez Vola, le vieil homme avait l'air d'avoir envie de lui cracher à la figure chaque fois qu'ils se voyaient. Peut-être qu'un tel voyage leur permettrait de se rapprocher un peu, d'apprendre à mieux se connaître. Oui, s'il désirait venir, Peter accepterait.

Mais ce n'était pas ça. Son grand-père s'approcha derrière lui et glissa quelque chose dans son sac à dos.

– Prends ça aussi.

Peter devina qu'il s'agissait de l'enveloppe. Il la jetterait plus tard. Il tourna la poignée, mais son grand-père n'avait pas terminé.

– Les gens sont fourbes. Tu ne dois jamais baisser ta garde.

– Je sais, répondit Peter en ouvrant la porte pour sortir dans l'air froid et vif. Je fais déjà attention.



Pax s'assit sur un rocher à côté du sentier qui partait de la remise. Il lâcha la souris qu'il venait de rapporter. Il était fatigué après avoir passé la nuit à chasser, mais malgré le soleil qui lui réchauffait le dos, il ne se mit pas à sommeiller.

Sa famille était dehors.

Depuis quelques jours, quand le temps était clément, Hérissée sortait ses petits sur la zone sablonneuse à l'entrée du terrier. Quelques pas suffisaient pour se remettre en sécurité, mais Pax savait à quelle vitesse pouvaient plonger un faucon ou bondir un coyote. De ce promontoire, il verrait tous les dangers susceptibles de surgir des champs ou des cieux.

Ce matin, l'air printanier n'apportait que les senteurs familières de la nature qui reprenait ses droits sur la Ferme abandonnée : le chèvrefeuille qui grimpait sur le toit de la remise, les trèfles qui envahissaient le sentier, les hirondelles et les écureuils qui nichaient dans la grange.

Ils avaient bien choisi leur maison. La Large vallée d'où ils venaient avait été plaisante, elle aussi. Mais les humains malades de guerre l'avaient envahie, apportant le feu et la destruction dans leurs bagages. Cette ferme déserte et celles qui l'entouraient valaient bien mieux, car aucun humain n'y habitait.

Pax se tourna vers les renardeaux. Il était à la fois déconcerté par leurs mouvements et charmé : ils avançaient en oscillant, s'effondraient sans prévenir, sautaient brusquement. Il était désormais capable de distinguer les

trois petites créatures, même de loin.

Le plus grand des deux mâles avait des allures de bébé ours. Il faisait le tour de leur aire de jeu, la mine conquérante, avant de revenir vers sa mère de son pas incertain.

Le plus petit était également un mâle. Nerveux, angoissé, il fonçait se réfugier sous les marches au moindre craquement, à la moindre ombre qui passait.

La troisième tentait toujours de s'enfoncer dans la prairie dès qu'elle émergeait du terrier. Elle dressait bien haut sa queue et pointait avec détermination ses oreilles en avant.

Pax la vit se détacher du tas qui se pressait contre le ventre de Hérissée. La petite renarde cligna des yeux sous le soleil et huma l'air dans chaque direction, comme pour décider quelle odeur elle voulait suivre, avant de s'engager sur le sentier.

Hérissée se leva, attrapa sa fille par la peau du cou, et la redéposa sur le sable avant de se rallonger. Immédiatement, les deux mâles grimpèrent de nouveau sur leur mère, et immédiatement, la petite renarde repartit à l'aventure.

Hérissée se releva, faisant basculer ses fils, et alla chercher sa fille.

À nouveau, Pax vit la petite fugueuse se tortiller pour s'extraire du tas de fourrure et avancer sur le chemin. Cette fois, Hérissée ne la suivit pas. Elle jeta un coup d'œil à Pax, qui comprit. Il sauta du rocher et s'étendit en travers du passage, une patte prête à attraper la renarde quand elle arriverait près de lui.

Elle s'arrêta une fois, deux fois, trois fois pour inspecter quelque chose – un ver, un gland, une plume –, mais invariablement, elle relevait la tête au bout d'une seconde et recommençait à trotter.

Quand elle parvint à l'endroit où Pax l'attendait, elle s'arrêta. Elle tendit le cou et examina son père pendant un moment. Puis elle escalada sa patte avant jusqu'à la fourrure blanche sur son poitrail.

Pax roula sur le côté pour qu'elle puisse grimper, et elle se laissa tomber sur son cœur, comme si elle avait cherché cette place depuis toujours. Les quatre pattes écartées, la queue toujours dressée, elle s'endormit aussitôt.

Pax demeura parfaitement immobile.

La petite boule de poils bruns sur son poitrail ne pesait presque rien, mais il se sentait cloué au sol, autant que si le rocher avait roulé sur lui.

Si ses petits avaient besoin de quoi que ce soit, ils pourraient compter sur lui.